

Dominique Drouin

Journée blanche

Pastiche

Ainsi, bien avant le mois de mai, l'arbuste religieux avait-il fleuri d'un poudroiment précis et blanc, si profus que, comme ces nantis que le temps rude attendrit d'une soudaine générosité et qui n'aspirent plus dès lors qu'à distribuer leurs piécettes en excès, au petit jour, ployant sous les sicles de ces infimes pétales de givre, les aubépines en avaient donné sans compter à tous les arbres du voisinage. La brume épaississant sa ouate d'air liquide avait jalousement couvé de sa froidure tous ces branchages blanchis comme pour m'en conserver l'image jusqu'à l'heure tardive où, à l'insu de ma mère que mes escapades par grand froid emplissaient d'une tendre inquiétude, j'étais sorti – quand le soleil ayant déjà dépassé son plus haut ne diffusait qu'une lumière laiteuse dont on ne pouvait localiser la source ; assurait sous une autre forme sa primauté dans l'ordre de la vie en baignant le monde d'une mer de lait, mère nourricière si chère aux Hindous.

Rien ne rassurait tant la mienne (et toute sa confiance s'y concentrait en un culte presque fétichiste) que ce petit objet d'électronique sophistiquée avec lequel, restant en contact permanent, elle pouvait m'appeler où que je fusse. Pour l'heure, engourdi par le froid dans mon manteau de laine blanche, je m'absorbais littéralement dans l'admiration de ces haies poudrées qui avaient la raideur des gisants, stupéfait parce que je les avais connues si vives et si joyeusement troublées d'insectes. M'approchant, excitant mon œil au détail et à la précision du microscope, je vis que les infimes joyaux de givre – dont les pendants d'oreilles de ma tante, pourtant discrets, étaient comme le rappel chaud, ductile et tape-à-l'œil – qui gagnaient les rameaux endormis avaient cristallisé en de régulières séries de pendeloques, groupées comme en de petits lustres fractals, et je m'attendais, au passage du vent, à entendre tintinnabuler et se répandre dans l'air si dur l'écho délicat et cristallin des Noëls de mon enfance. Mais aucune rafale n'animait ces entrelacs végétaux ; et ce fut le téléphone dans ma poche qui m'en servit un équivalent sonore, étouffé, arrondi et comme simplifié pour les oreilles les plus fermées à la musique. C'était ma mère.

« Oh ! quel don tu as de te rendre introuvable ! On appelle, on te cherche partout depuis dix minutes... Tante Yvonne va partir et tu ne lui as toujours pas montré tes résultats trimestriels. Tu sais pourtant que c'est la condition pour que tu... pour qu'elle te... » Oh oui ! je savais. Cette jurisprudence jamais édictée s'était insinuée, sous l'étoffe pudique de l'habitude et de la tradition, dans les mœurs de notre noyau familial résiduel. Jusqu'à

ce que j'eusse quel âge ? Je savais, donc, que ma tante n'aimait rétribuer mes efforts scolaires qu'après les avoir examinés. Davantage que les bulletins de notes, c'étaient d'ailleurs les compositions qu'elle voulait apprécier par elle-même, et que je classais alors soigneusement pour elle. Et, quoique hésitante, Maman s'en accommodait, montrant toujours moins de gêne quand elle limitait au cercle familial l'aveu d'y être : son orgueil de femme battante qui élevait seule son fils, à la force des bras, fondait dans la chaleur douillette du cocon restreint sécrété à l'occasion des fêtes.

Car, après tout, sa sœur n'avait pas d'enfant, et son geste d'encouragement ne s'assortissait ni de flagornerie ni de jugement, préférant se réserver ce dernier pour elle-même. Certes, elle devait s'en ouvrir à son mari, lequel, homme d'influence, était propriétaire de journaux, de magazines et d'une revue littéraire... Prenant sans doute avec lui les pincettes d'un langage avec lequel, par souci légitime d'adaptation à son nouveau milieu – comme une caissière de supérette devenue comtesse par le mariage –, elle s'évertuait à faire taire ses origines, ma tante, sans jamais se départir de sa bonté, ne pouvait s'empêcher de tournures mal assorties aux nôtres. C'est ainsi qu'elle dit à ma mère : « Mais enfin, il ne t'a pourtant pas échappé que ton fils a des dons pour l'écriture et la poésie ? » À quoi ma mère répondit, avec une lourdeur appuyée à dessein, que si, justement, je lui avais échappé !

« Je ne sais pas où tu es, mais rentre vite, tu veux ? » Je le lui promis. Même sans comprendre ses lointains projets, je savais déjà que ma tante ne quitterait pas la maison avant d'avoir vu mes devoirs de français. Je pouvais prendre mon temps. Sujette à des intermittences, des jusants et des flux, la brume se dissipait à présent et, captivé par le paysage dont les couleurs n'étaient que nuances vibrant autour du noir, du blanc et du vert, je tentais, dans l'encadrement strict de mes mains gantées, d'en extraire un tableau, une toile dans le goût naïf d'un Brueghel avec ses chasseurs dans la neige, tenant dans l'imparfait rectangle de mes doigts les ramures noires de trois arbres dénudés où, comme autant de messagers aphones, perchaient des corbeaux immobiles.

Si je maintenais dans une paresseuse moyenne, juste à flot, mes notes en mathématiques et en sciences, c'était en effet vers les arts et la littérature que me portaient mes goûts d'alors. Voyant l'intérêt surprenant que partageait, du reste, l'ensemble de la classe pour la lecture des grandes œuvres, le professeur nous avait progressivement amenés, par un stimulant esprit de défi, à des exercices de style où il s'agissait d'imiter, dans de courts textes, les auteurs précisément étudiés. La plupart d'entre nous s'y adonnèrent avec d'autant moins de crainte que la note ne compterait pas dans notre moyenne ; mais j'étais peu à l'aise à la chose, on verra pourquoi. Ce type de composition *alla maniera di* avait été promu pendant tout le premier trimestre de l'année et j'en tenais trois ou quatre à la disposition de ma tante Yvonne. Le lycéen que j'étais alors ignorait l'étendue de sa culture littéraire mais puisque, à la différence de ma mère, ma tante manifestait tant d'intérêt pour mes écrits, tout scolaires qu'ils fussent, et puisque, oubliant ma présence, elle me laissait parfois témoin de quelque sourire de satisfaction à leur lecture, l'intuition me faisait voir qu'elle ne devait pas être bien vaste, cette culture ! Ce n'est que bien plus tard que je comprendrai les visées de ma tante, où je ne percevais alors que les bonnes œuvres de sa gentillesse, à peine mêlée de culpabilité.

Car c'est après coup, dans la lucidité que nous apporte la maturité, que nous découvrons combien ces êtres précieux, aujourd'hui « allongés et plus bas que terre » (expression que je tenais de Valérie, une amie de ma mère, que j'évoquerai bientôt par un biais délicieux), jouissaient de leur vivant d'une clairvoyance juchant haut leur esprit à même de sonder un avenir lointain, quand, tout petits à leur ombre, notre futur proche était l'ultime perspective de nos espoirs. J'allais à l'époque sur mes dix-sept ans et n'avais d'yeux que pour les jeunes filles, telle celle que j'avisais se promenant seule dans l'herbe meringuée de givre de l'autre côté du canal, lequel traçait entre nous, hélas ! les douves glacées, verdâtres et indifférentes de sa frontière. Je la reconnus : c'était Adeline, la fille de Valérie, cette vieille amie de ma mère qui, comme elle, faisait des ménages chez les bourgeois de Cambrai. Ces deux femmes s'aimaient par-delà leur commune condition, qui les avait parfois amenées à se partager les tâches domestiques d'une même demeure où l'humour désinvolte de Valérie résonnant dans les pièces vides – lorsque, par exemple, elle disait en riant : « Quand maître absent, valet rit ! » – avait fait, davantage que le travail en commun, le ciment le plus sûr du pacte d'entraide et d'amitié qui les liait. Et voilà que, proie de mon regard pas même à l'affût, sa fille, Adeline, marchait seule sur le chemin de halage, d'une allure dédaigneuse et allègre que ses bottines rehaussaient d'une souplesse tout animale.

Je levai le bras, d'abord en guise de salut, puis me ravisai devant son indifférence feinte (soit qu'elle n'eût point d'amitié pour moi, soit qu'une juste ambition de sa mère l'eût dissuadée de fréquenter un jeune homme issu du même milieu qu'elle), et rabattis mon avant-bras pour le superposer visuellement au canal, de sorte que la petite Adeline, en unique chasseuse de Brueghel, marchait maintenant sur la neige laineuse de ma manche. Comme l'amour vain est un télescope qui rapproche de façon illusoire de son objet, je voyais, encadrées par les mèches de ses épais cheveux très bruns, les joues du visage empourprées du froid qui laissait sur la peau comme une pruine protectrice. Et si, baissant le bras, j'arrêtais la métaphore fruitière, si je lâchais le pinceau d'Arcimboldo et n'allais pas plus loin à croquer Adeline en composition de fruits défendus, c'est que, outre le peu d'effet que me faisait d'assimiler l'objet de mon amour à une œuvre d'art, je sentais déjà participer à cette ébauche l'hydre imaginative et vengeresse de la jalousie.

Ce que, en déflorant ma naïveté de jeune homme pauvre, le temps m'amena à découvrir sous la générosité de cette tante à la fois chérie de moi et visionnaire, ce qu'elle ourdissait sans me le dire, c'était rien de moins que mon avenir professionnel : elle me voyait déjà très engagé dans la revue la plus prestigieuse (en tout cas, la plus littéraire) des publications que dirigeait son mari. Mais le patron de presse qu'était mon oncle – qui, lors des rares présentations qu'il eut à faire de moi, complétait mon titre familial par un prudent et distancié « par alliance » – se refusait à tout népotisme et, je le sus bien plus tard, c'est avec froideur qu'aux enthousiasmes de sa femme à mon égard, il répondait qu'accommoder les *tics* d'écriture d'un écrivain n'était pas forcément gage de talent personnel. Comme il n'est que deux sortes d'hommes, ceux que la réussite d'autrui tétanise et ceux que cette même réussite enthousiasme, et que je me classais

parmi les seconds, il est vrai que toute grande œuvre m’incitait à écrire, mais l’eussé-je fait sans ce stimulant ? Pire : un auteur que j’admirais, si je me prêtais au jeu de l’imiter, je me réjouissais d’échouer, car c’est dans nos difficultés à réaliser ce que d’autres ont réussi que s’enracine une partie de l’admiration que nous vouons à leurs œuvres. Et si j’avais commis un texte qui tînt la route, bien noté par le professeur, si j’avais tenu la touche, j’avais toujours le recours de me dire que je n’avais réussi là qu’un infime segment, que si des experts de l’auteur eussent été trompés en lui attribuant ma prose – admise alors comme brouillon, premier jet ou inédit –, je n’avais été l’habile faussaire que d’un détail, d’un petit morceau de l’œuvre, mais que celle-ci restait globalement inimitable ; si la lettre pouvait s’ajuster localement, l’esprit m’en faisait défaut. Ainsi, empreint d’une admiration que je craignais de voir ébréchée, que je fusse bien ou mal noté, je m’arrangeais pour que le vainqueur fût toujours l’auteur révérend du moment : Flaubert, Balzac ou même Régnier. Du reste, à mes condisciples et à moi-même, il suffisait de revenir au maître qui nous avait inspirés pour nous rendre compte que nous ne lui arrivions pas à *la cheville*. Et quoi qu’il en fût de mes échecs ou de mes succès dans ces études littéraires, ce fut en vain que ma tante essaya d’y intéresser son mari.

Mais pour revenir à ces journées si froides, quand rien encore de ce qui se tramait ne m’était su, celle-ci se terminait ; le lait de brume sombrait déjà sous la brièveté hivernale du jour ; il me fallait rentrer, en saluant au passage mes chères aubépines. Je m’affligeais de ne rien pouvoir faire pour elles, de devoir les laisser là, soumises au froid accru dont la nuit, dans une métamorphose si proche de la mort, allait les enrober. Tout le jour atone, la bise fraîchissait maintenant, et quand j’allumai au briquet ma cigarette, je vis frissonner dans son feu vacillant le scintillement de milliers de petites gemmes, vivantes, espiègles et tombant par grappes, laissant sur les arbustes place nette où le froid se ferait à nouveau artisan de la synthèse miraculeuse du diamant. Je marchai prestement, en quête de mes étrennes imméritées. Mais arrivé haletant à notre petit logis, ce fut pour constater, avec un inattendu dépit, que ma tante était partie.



Dominique Drouin
www.scriptosum.fr